

Histoire d'un voyage

La maison sur l'épaule, l'air est crispé. Tout l'habitable est là, seule bouée dans cette immensité. Le chemin est long et le sable si-lice est parsemé d'embûches. Ma maison est lourde, de plus en plus, mais l'air humide et quelques murmures guident la route.

En déposant l'épaule avec fracas, le silence se brise. Le dos ne veut plus continuer, les bras, la tête non plus. Ils n'auront pas le choix, c'est la seule avenue possible. Il faut forcer et les remettre à leur place. Si on y arrive, on peut laisser entrer autre chose, le reste. Le froid et la brume attendent pour entrer. Les arbres chargés de l'hiver veulent aussi faire partie de l'aventure, de la mémoire. Ils insistent...

La maison est sans dessus dessous, j'y glisse et elle tiendra la route. L'embarcation est petite. Je m'y coince encore davantage en resserrant les cordages. Nous ne ferons qu'un, ma maison et moi, l'espace et moi. D'ailleurs, cet espace n'est défini que par les limites que je lui donne.

La pagaie s'enfonce. La résistance de l'eau fera de ce bâton un pivot et le corps tournera autour... Le reste du voyage pourrait le rompre à tout instant. Le corps ne tient qu'à un fil.

Il faut partir. De toute façon le courant pousse. Il n'attend pas... Une île, quelques oiseaux, tous témoins de la fragilité de l'objet flottant. Qu'y a-t-il devant? Et derrière? Le même chemin parcouru plus d'une fois n'aurait jamais le même aspect. Quelques repères? Pas nécessaire. Je ne traverserai celui-là qu'une seule fois...

L'obstacle avance et gronde. Après le rocher, une mince lisière d'eau tranquille sera la seule pause. Elle ne sert qu'à décider s'il faut prendre la « chute » ou la « voie sinueuse » avec ses rochers implacables. La chute cassera probablement la maison. À son pied, les remous, le trou qui ressasse, enrobe, engouffre, heurte et ne laisse aller le corps au hasard, qu'une fois qu'il est dépouillé de tout artifice, avec ou sans vie. La seconde route, elle, est longue, très longue. C'est la voie des possibles, des peut-être et des attentes. Pourtant, l'hésitation n'y a pas sa place. Il faut réagir vite. Si le corps lutte, il se brisera entre deux creux. S'il se penche, il pourrait être bercé...

La voie longue peut suspendre le temps, l'espace de quelques secondes. La maison s'y engouffre, détachée du sol dès l'entrée. Une lame d'eau sournoise, inattendue, vient de couper sa route. Elle fracasse les fenêtres. Air, eau, froid, les murs s'y perdent... La tête frappe à la porte. Que peut-elle penser? Le temps s'arrête, que peut-il vouloir? J'abandonne la maison avec tristesse. Elle ne me servira plus. Le corps engourdi d'actions rejoindra le vent...

Tout glisse et se précipite. Le temps est devenu long. À l'envers, le corps rejeté frappe le dernier obstacle avant la plaine. Seule couleur dans cet univers, c'est ma maison, meurtrie, qui m'a rejoint. Elle m'agrippe et j'y entre... On dérive dans un silence où les images s'empilent. Je me retourne. Un grand sourire envahit l'air. Je suis enfin transparente. Je sais maintenant ce qu'il y a derrière moi. L'obstacle gronde toujours et me salue avec égard.

KBiron, 2008, Histoire d'un voyage sur l'eau, portant sur les épreuves, la volonté, l'acceptation, l'adaptabilité et le rapport du corps à l'environnement. Lettre à Reno Salvail